

CHAPITRE 4

MA VIE AUX ÉTATS

1. Le célibataire

2. Première auto

3. East Grandville

4. Les fiançailles

5. Le mariage

6. Les débuts

7. Fêtes au Canada

8. Et ça continue

9. Retour au Canada

1. Le célibataire

Comme mon cousin allait se promener tous les étés chez sa mère aux Etats-Unis, je lui avais dit: "Si tu as une place pour moi, je vais monter aux Etats avec toi; je te paierai mon passage quand j'aurai de l'argent." Il me répondit: "Ne me parle pas d'argent; j'irai te chercher quand je monterai aux États."

Un soir, mon cousin **retontit** chez mon père pour venir me chercher. Ma mère n'était pas au courant du projet; elle était très énervée; elle commença à faire ma valise mais ne trouvait presque rien à mettre dedans. Grand-père déposa quelques **tarcettes** de tabac. Valise à la main, mon cousin prit la route de St-Germain où j'étais en train de besogner aux foins.

Il était neuf heures et je venais juste de finir ma journée quand il se présenta dans la cour; j'étais tout sale et je n'avais pas soupé. Il régla la question: "Tu te laveras et tu mangeras chez nous; viens-t-en, on part pour les États demain matin à cinq heures." Je n'ai pas eu le temps d'aller embrasser ma mère et de saluer le restant de la maisonnée; ça faisait trois semaines que je restais à St-Germain; mais comme l'occasion de partir se présentait...

A cinq heures tapant le lendemain matin, on partait pour les États avec son Overland tout neuf qu'il avait hâte de tester.

En 1934, comme il n'y avait pas de chemin d'asphalte, ça voulait dire chemins de gravier et de terre souvent remplis de planches à laver; c'était raboteux; au-delà de vingt milles à l'heure, ça **tremblottait**, le coeur te battait et ça brassait la patate.

Dans ce temps-là, les États c'était bien loin surtout pour un gars qui ne se souvenait pas d'être allé plus loin que St-Hyacinthe.

A trois heures de l'après-midi on était à Brookfield au Vermont chez sa mère qui était la soeur de ma mère à moi. Après avoir mangé un peu, je sortis dehors pour contempler les montagnes; je pensais vraiment que je rêvais. Après le souper, j'allai me coucher mais je ne dormis pas beaucoup car je pensais que dès le lendemain je repartirais dans les montagnes à la recherche d'un emploi.

Mon cousin me conduisit à 18 milles plus haut, à Rochester, situé au creux des plus hautes montagnes du Vermont. A dix heures du matin, on y était dans ce fameux chantier. Mon cousin qui était bilingue, demanda au **boss** s'il avait besoin d'un bon homme qui venait du Canada mais qui ne parlait pas anglais. Le gars me donna une hache et j'ai commencé à bûcher sur le champ. A midi, le boss dit en anglais que c'était le temps de dîner; on était douze hommes et chacun m'a donné une croûte. On a repris le travail de une heure à cinq heures; puis on embarqua dans une charrette à deux roues pour se rendre au chalet; tout le monde parlait et moi l'esprit me trottait.

La femme du boss qui était **cook** nous avait fait un bon souper; pendant le souper, tout le monde parlait; moi j'écoutais à l'affût de quelques mots à apprendre: "hi" pour lui, "chi" pour elle, etc...

Comme il faisait clair jusqu'à onze heures du soir, je ne sus pas quoi faire pour passer cette première soirée. Je suis sorti du chalet pour prendre l'air; j'ai vu qu'il y avait trois vaches non loin ainsi qu'une chaudière reposant sur un piquet de clôture; j'ai eu une idée et retournai à l'intérieur du chalet. Là je m'écrasai en petit bonhomme et je fis les

agissements avec mes mains comme si je trayais les vaches. La dame me comprit et me dit: "Yes! Yes!" Je fis la traite des vaches tous les soirs par la suite.

Le chalet était divisé en trois parties: on entrait d'abord dans l'étable, puis dans la cuisine et enfin dans le dortoir; il y avait 8 lits doubles équipés de paillasses de paille sur fond de bois...

Avant de me coucher, je faisais ma prière à genoux et après j'attendais le sommeil qui tardait beaucoup à venir car ça travaillait tellement dans ma petite tête.

Comme on ne travaillait pas le dimanche, je descendais à pied la montagne sur 8 milles de long afin d'aller à la messe; l'église était bâtie dans le bas de la montagne à Randolph. Mon oncle aussi se rendait à la messe après avoir dévalé l'autre versant de la montagne en provenance de Brookfield. Après la messe, j'embarquais avec eux et on allait dévorer le bon dîner préparé par ma tante. Vers 3 heures de l'après-midi, je repartais pour le chalet; j'avais seize milles à faire, 8 pour descendre un versant et 8 pour remonter l'autre versant jusqu'au chalet...Ma tante m'avait suggéré de bien examiner mon lit pour voir si je n'y trouverais pas la cause de mes insomnies.

Un soir, je fis l'examen de ma couchette; la tête du lit était toute picotée de blanc; je me suis aperçu qu'il y avait des petites **bibittes** qui voyageaient d'une craque à une autre. J'ai eu un coup de chance ce soir-là; mon nouveau compagnon de lit s'était couché et lui aussi se mit à rouler et à blasphémer à cause de nombreuses démangeaisons; il se

leva en furie, se rendit à l'étable, revint avec des couvertures à chevaux, m'en couvrit ainsi que lui-même.

Les **bibittes** disparurent comme par enchantement et par la suite je dormis comme un roi.

Ca faisait trois semaines que je mangeais comme tous les autres ce que la **cook** nous préparait pour la boîte à lunch; il y avait un problème, à savoir: de la viande le vendredi. Pris de scrupule, je décidai d'aller m'en confesser le dimanche suivant. Le prêtre me dit: "Parce que tu travailles fort, je pourrais te donner une permission spéciale, mais tu mangeras ton pain sec et tu laisseras la viande dans la boîte à lunch; on va leur donner une idée de ce que c'est que d'être catholique. Pour ta punition, tu reviendras me voir dans trois semaines et on prendra une décision finale." Alors je fis ce qu'il m'avait dit. Mon menu changea comme par enchantement: c'était de grosses fèves pâteuses; je vous dis que ce sont des gaz bleus qui sortaient par le bas de mes culottes. Après trois semaines, je suis retourné voir le prêtre pour lui conter mon histoire. Il dit: "On les a eus les gars." J'ai eu l'absolution mais il ne m'a pas donné de pénitence.

Mon vocabulaire s'enrichissait mais il restait certaines difficultés; un jour, mon **boss** m'envoya chercher une **shovel**; je suis revenu avec un cheval; les gars ont bien ri.

Après six mois, je décidai de sortir de là; j'avais travaillé pour une piastre par jour; je trouvais que je serais mieux dans un autre chantier à couper du bois de corde à une piastre la corde.

Arrivé le printemps, mon oncle m'engagea pour le temps des sucres à 25\$ par mois; ensuite j'ai travaillé pour un cultivateur à Randolph pour lui construire une cabane à lait.

Un jour, je reçus une lettre de ma mère me demandant de l'aide parce qu'ils n'étaient plus capables de payer leurs dettes d'intérêts. Ma mère avait pleuré, je crois, en écrivant cette lettre car le papier était tout tacheté. Alors, ayant compté tout ce que j'avais, je suis allé à la banque et j'ai signé un chèque de 185\$ à mes parents. La générosité ne m'a pas nui: six mois plus tard, j'avais assez d'argent pour m'acheter un habit neuf et pour payer la gazoline nécessaire pour une visite au Canada dans la voiture d'un ami. Ce fut court, mais j'étais content de revoir mon amie Anne-Marie et mes parents. Mon retour aux États fut compliqué; arrivé aux **lignes**, l'officier ne voulait plus me laisser passer; il disait que je ne parlais pas assez bien l'anglais. Il téléphona tout de même à Woonsocket pour vérifier si le baptistère que je lui montrais était en règle. Je pus passer enfin mais j'ai eu chaud un peu.

De retour dans le Vermont, je trouvai du travail à Branstrie chez un Américain qui m'engagea pour 1\$ par jour. La journée commençait à 5 heures du matin avec la traite des vaches; il en avait neuf; j'avais la **job** de les traire et lui de les égoutter. C'était long parce qu'il ne voulait pas que j'installe la trayeuse sur une autre vache avant qu'il eut fini d'égoutter celle qu'on avait fini de traire; ensuite j'écrémais le lait et j'allais déjeuner.

Le **boss** avait un moulin à scie. On équarrissait les billots pour en faire des morceaux destinés à la construction d'un pont; on pouvait scier des billots jusqu'à trente pieds de long; on les appuyait sur un carrosse et en faisant avancer le carrosse le billot se coupait sur le sens de la longueur; quand on faisait le travail à deux ça allait assez bien; mais souvent il y avait des visiteurs et le **boss** parlait des heures de temps et moi je me débrouillais avec tout l'attirail.

On arrêtait pour le dîner et le souper; c'était toujours le même menu: des légumes cuits dans le beurre et des biscuits "Graham" secs.

J'ai travaillé treize mois, je n'ai jamais vu la femme du **boss** laver la vaisselle: il y avait une cuvette d'eau remplie à moitié sur la table; après les repas, elle y déposait la vaisselle sale, y ajoutait un peu de savon. Pour mettre la table, elle plongeait ses mains sous la croûte de saleté et rinçait les assiettes qu'elle y attrapait. Pourtant la vaisselle reluisait à ce que je me rappelle. Je sais que j'ai beaucoup engraisé pendant mon séjour chez ce cultivateur; je ne pouvais pas trop m'expliquer pourquoi.

2. Ma première auto

En 1935, j'ai acheté ma première auto. C'était une Ford 1929, Coach et Sport. Elle avait des roues en broches semblables aux roues de bicycles. Le **top** s'ouvrait et se repliait en arrière. Quand un orage s'annonçait, je m'empressais de relever le toit et de fermer les vitres qui étaient faites en mica munis de **snaps**. C'était toute une **job**; des fois, il s'était

remis à faire soleil et je n'avais pas fini de fermer les vitres. Le coffre arrière ouvrait le dos au siège de devant ça faisait le siège de l'arrière; le passager qui était assis ne voyait rien en avant.

Pour faire partir le moteur, il fallait le crinquer; j'ajustais les clés, je prenais la crinque, je tirais sur la broche pour ouvrir le choquer et je crinquais. Quand le moteur venait en marche, je courais ajuster les clés en dedans afin qu'il prenne son gaz régulièrement. Je faisais trente milles au gallon avec. J'avais payé cette auto 65,00\$ y compris les pneus neufs et les plaques; cependant au début, je n'avais pas ma licence de chauffeur; c'est dans les champs que j'ai pratiqué. Après une semaine, je me suis présenté au bureau des licences; le test comprenait 50 questions en anglais, s'il vous plaît. J'ai passé au test de questions, mais pour le test sur la route, le gars a choisi la côte de l'église; c'en était toute une. A partir du bas, j'ai changé régulièrement de vitesse, mais sur le point d'atteindre le haut de la côte, l'auto s'est mise à sheaker; l'officier avait même ouvert sa portière au cas où il aurait à sauter. Je mis l'auto sur le frein à bras. Je ne passai pas le test ce jour-là et pendant une semaine j'ai pratiqué dans toutes les côtes que je pouvais trouver. J'ai revu l'officier; il m'a dit: "Ne bâdre pas avec rien, donne-moi 5,00\$ et je te donne ton permis." J'ai pensé que le Bon Dieu avait exaucé mes prières. J'ai demandé 10 jours de congé et je suis parti pour le Canada.

La première à avoir vu mon auto, c'est Anne-Marie chez qui je suis allé souper et veiller. Ensuite, je suis allé me coucher à la maison familiale de St-Majorique.

Quand dimanche arrive, je partis, avec sur le siège avant, Anne-Marie et ma mère, et sur le siège arrière, mon père, mon frère Marcel et sa blonde Jeannette pour aller rendre visite à l'oncle Elzéar, prêtre curé à Ste-Elizabeth de Warwick. Chemin faisant, j'avais une petite côte à monter; je donnai un peu plus de gaz et le **spring** de la pédale se décrocha au moment où on descendait la côte; j'ai appliqué le frein à bras; l'auto s'arrêta mais le moteur, il était parti en peur; l'huile brûlait dans le moteur et une épaisse fumée se dégageait. Alors, je leur dis: "Vite, sortez de l'auto ça va sauter." Anne-Marie sortit assez vite qu'elle accrocha sa belle robe et la déchira. Mon père me cria: "Alcide, reprends tes nerfs." J'ai pensé retourner la clé et le moteur s'arrêta. J'ai raccroché le **spring** de la pédale et en route assez vite pour ne pas manquer la grand-messe de l'oncle Elzéar. J'ai fait pas mal de millage durant mes vacances et le retour aux États s'est fait à une allure un peu plus raisonnable.

3. East Grandville

Ayant décidé de changer d'ouvrage, je me suis rendu à East Grandville et j'y ai trouvé un emploi de chauffeur de **boaler** dans une manufacture à bois. J'y étais l'homme à tout faire; je faisais le ménage dans l'usine, je faisais de la vapeur pour faire sécher douze chars de bois de douze pieds de haut, j'aidais le testeur à tester le bois, je chauffais deux maisons, un petit magasin et une vingtaine de garages; il fallait que la chaleur soit au-dessus de 180 degrés pour que le séchage marche bien.

Pour tester le bois, on le pesait avant le séchage et après. Au début, on prenait des échantillons à même une charge de bois. On marquait chaque échantillon d'un signe et on le pesait. Les échantillons étaient ensuite chauffés dans un petit fourneau électrique pendant deux heures à une température de 250 degrés. Quand on repesait les échantillons qui avaient perdu leur eau, ça nous donnait une idée plus précise pour savoir pendant combien de temps on aurait à chauffer les 12 chars de bois enlignés dans l'usine. Là l'opération commençait et j'avais pas de répit avant douze à treize heures car il fallait que je garde toujours la chaleur à la bonne température dans l'usine. Enfin, quand le bois était sec selon nos savants calculs, on sortait les 12 dehors, et on en entraît 12 autres et je pouvais enfin me permettre un **break** pour manger; le lendemain matin, ça recommençait.

Je travaillais plus de 12 heures par jour et 7 jours par semaine; les autres heures, je les passais dans un petit chalet que j'avais loué 2,00\$ par mois; il était situé en plein bois à quatre arpents du village; il avait 12 pieds carrés de surface, l'extérieur était recouvert de "claboard", mais l'intérieur était sur le **ruff**.

A Randolph, dans un magasin de seconde main, j'ai acheté un poêle avec les tuyaux pour 5,00\$; c'était pour ma cuisson et mon chauffage. La porte du poêle était attachée avec de la broche; le fourneau était tout petit, il n'y avait de la place que pour y faire cuire une seule tarte à la fois. J'ai acheté aussi une table à deux panneaux pour 0,50\$, un sofa pour 2,00\$.

J'ai complété mon installation par l'achat de couvertes de lit, d'oreillers, de vaisselle, d'une chaudière pour prendre de l'eau à la source et enfin d'un cadran pour me réveiller à temps car j'avais horreur d'arriver en retard au travail.

Un soir, j'ai écrit à ma mère pour avoir sa recette de biscuits à la crème. Quand je l'ai eue, j'ai démêlé toute la recette; cela m'a donné la belle somme de 73 galettes et j'ai commencé à les faire cuire une assiette à la fois; on était au mois de juillet et il faisait très chaud; j'ai ouvert la porte pour avoir de l'air frais. A onze heures du soir, il me restait encore une assiette à faire cuire; je m'endormais et je m'étendis sur le sofa tout en essayant de prier un peu; malheur me prit: je m'endormis et m'éveillai en sursaut à cause d'un tapage; j'ai regardé par la porte et je vis un ours à six pieds; je n'ai pas pris le temps de compter jusqu'à deux et je fermai la porte; finalement l'animal partit dans la montagne; un peu plus et il m'aurait volé mes biscuits. Je dormis inquiet cette nuit-là.

Le lendemain, j'ai conté mon histoire à mes copains à la manufacture; trois gars partirent et le tuèrent à six milles dans la montagne. Le temps passa. Un soir qu'il pleuvait beaucoup au cours du mois de novembre, j'ai eu la visite d'un trimp assez gros; il pesait au moins 250 livres. Il entra dans le chalet en disant: "J'arrive juste à temps car j'ai faim." Je finissais de préparer mon souper. Je lui dis: "Je n'en ai pas beaucoup mais je vais le séparer avec toi." Il prit ma chaise berceuse et moi je m'assis sur le sofa. Il me posait toutes sortes de questions sur mon emploi et mon salaire. Je commençai à avoir le grain serré. Après le souper,

je lui dis: "Tu vas te rendre à un mille d'ici, il y a un échevin qui pourra te prendre pour la nuit, et il te donnera à déjeuner demain matin car ici je ne peux pas te garder." Il répondit: "Non, je couche ici, ton lit fera mon affaire." "Non!", je m'empressai de répondre. Il me regarda fixement et lança: "Tu as peur de moi, fais pas le **frais**." Je lui ai dit: "J'ai soif." Question de me lever pour me rendre en direction de la chaudière près de laquelle reposait ma hache. Je saisis ma hache et me retournant vers lui je lui dis: "Maintenant, mon gros, dehors." et je commençai à lui swigner la hache près de la tête. Il me dit: "Ne me frappe pas." Sans s'en apercevoir il était rendu sur le seuil de la porte, il eut peur et fit une culbute, le temps pour moi de fermer la porte à clef. Mon gars partit en sacrant; il s'est rendu chez l'échevin; il lui aurait dit, à ce que j'ai appris le lendemain, qu'il avait voulu coucher chez le Frenchman mais qu'il était mauvais comme le diable. Quand je me suis couché ce soir-là, j'avais encore très peur; j'avais des secousses à faire bouger le sofa sur le plancher.

Rendu au mois de janvier, le froid était arrivé; j'ai acheté d'autres couvertures et je m'en servais tous les soirs. J'avais une tuque que j'avais achetée quand je travaillais au chantier.

Quand arrivait le temps de faire dodo, je me coulais sous les épaisseurs de couvertes, la tuque renfoncée jusqu'au nez. Malgré cela, quand je me levais à quatre heures du matin, j'avais du frimas accroché après mes cheveux. J'allumais alors le poêle pour faire fondre la glace dans la bouilloire pour être capable de faire mon café. Pour mon

déjeuner, je me cuisais quatre oeufs, me faisais des toasts sur le poêle et je prenais mon café. Pour le dîner, je me préparais un thermos de café, un pain, une livre de beurre et le pot de beurre de **peanut**. Après le travail, pour le souper, je variaais entre les galettes de sarrasin et les crêpes avec des grillades de lard salé.

Pour avoir mon dimanche, je travaillais trente-six heures sans arrêt; mon partenaire chauffeur en faisait autant.

Au printemps 1937, deux ans après mon arrivée aux États, je me suis acheté une autre auto; c'était une belle Pontiac 1930; pour 100\$, elle était bien équipée; en réalité le vendeur avait un besoin urgent de 100\$. En vendant ma Ford pour 50\$, j'ai pu m'acheter des **sets** de lumières et des garnitures de Noël.

Et puis rendu au mois de juillet, j'ai commencé à faire de la fièvre; c'était la fièvre d'amour.

4. Les fiançailles

Aux États, je m'organisais pour entretenir ma flamme et la flamme d'Anne-Marie par des lettres. Le temps passait et j'écrivais une lettre à toutes les semaines. Tous les jours, j'allais voir au bureau de poste pour voir si elle m'avait répondu. Des copains me demandaient si c'était bon l'amour par correspondance; je leur répondais que c'était mon secret.

Toujours est-il que j'ai demandé quelques jours de congé à mon **boss**. Je lui dis: "C'est pour aller me fiancer." Il acquiesça avec le sourire. J'ai donc terminé mon chiffre de 36 heures et je suis rentré à mon chalet; j'ai pris un bon bain dans la cuvette, j'ai soupé vite et bien sûr et dans la nuit, je suis parti pour le Canada.

A dix heures du matin, j'étais à Drummondville; je suis arrêté cueillir un bon baiser; elle était fraîche et belle et me confia qu'elle m'attendait; nous avons jaté un bon bout de temps et ensuite je suis allé faire une surprise à ma famille.

Le lendemain matin, je suis allé chercher ma belle et nous sommes allés chez le bijoutier; je lui ai acheté sa bague de fiançailles ainsi que son jonc pour le mariage. Nous avons dîné ensemble, je lui fis de belles caresses et je l'embrassai à maintes reprises amoureuxment; ce n'était plus un rêve, ça ressemblait davantage à la réalité. En quittant mes parents pour les États, je leur ai dit: "Je vais venir la chercher en septembre." Ça voulait tout dire. Sur la route, je fredonnais ce petit poème:

"Voyageur sur la terre

Fatigué du chemin

Quand je chante j'espère

Oublie le chagrin

Dans l'air, dans la prairie

Les oiseaux chantent joyeux

Aussi toute ma vie

Je chanterai comme eux."

Je suis arrivé aux États vers la fin de l'après-midi; je me suis déchargé, j'ai soupé et j'ai mis de l'ordre dans mes pensées; je me suis aperçu qu'elles étaient toutes du bon côté; j'ai remercié le Bon Dieu et je me suis couché.

Le lendemain soir, après une journée d'ouvrage normale, j'ai loué un grand bungalow de neuf appartements au prix de 8,00\$ par mois et j'ai donné ma **notice** pour le chalet.

Au magasin de seconde main, j'ai acheté un lit double, des matelas, des couvertures, etc... N'oublions pas la planche à laver le linge: c'était un cadrage ayant une vitre en forme de côtelettes sur laquelle on frottait le linge; dans le haut, il y avait une petite tablette pour déposer le savon; on appelait cela le petit moulin à main.

Dans l'appartement, il n'y avait pas beaucoup de commodité; on avait de l'eau de source de la montagne à la champleure et aux toilettes.

Le petit village n'avait que vingt-six maisons, une **shop**, un petit magasin, un bureau de poste. Il était construit dans le fond d'un vallon ayant trois arpents de large et entouré

tout le tour par des montagnes dont le sommet était à six milles de marche.

Un jour à la fin de juillet, je suis monté sur la montagne, il y avait encore de la neige par endroit; mais ce n'était pas le temps de faire le poète, septembre arrivait et mes noces avec et j'avais encore bien des préparatifs à faire.

Vers la mi-août, je suis allé voir le curé pour lui demander de faire la publication des bancs à Randolph; le curé oublia cela mais plus tard il me dit: "Vas-y te marier, il y a rien là." Pendant ce temps, à Drummondville, mon père et le père de la future épouse sont allés demander la publication des bancs.

La semaine précédant le 11 septembre, je me suis rendu à Randolph, je me suis fait couper les cheveux et j'ai fait des achats: un bel habit gris fer, un chapeau gris pâle, une chemise blanche, un col, des gants et des bas gris pâles et s'il vous plaît, des souliers noirs avec des talons de 2 pouces.

5. Le mariage

Vendredi le 10 septembre, je tombais en vacances. En passant aux lignes, je leur ai demandé la liste de papiers nécessaires pour aller chercher une femme au Canada.

J'ai fait un arrêt à St-Hyacinthe pour embarquer tante Flore, la soeur de ma mère; elle était **cook** à l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe et elle venait préparer mon repas de noces.

Nous sommes arrêtés en passant dire bonjour à mon amour et je suis entré au foyer paternel comme le voulait la tradition.

Après souper, je me suis installé dans le bas-côté pour écrire des lettres en anglais et en français afin d'avoir à temps les autorisations pour passer ma future aux États.

A cinq heures du matin, le 11 septembre 1937, je partais pour me rendre dans le 5ième rang de Drummondville chez ma future femme; il fallait être à l'église à six heures et demie, car il fallait passer par le confessionnal. Quand je fus entré dans la boîte aux secrets, le prêtre me demanda mon âge. "Vingt-cinq ans bien faits" répondis-je. Alors, en me donnant l'absolution et la bénédiction, il me renvoya en me disant: "Va, tu en connais assez."

A sept heures tapant, la mariée, vêtue d'une belle grande robe de velours bleu et un beau chapeau, portant dans ses mains un beau bouquet de fleurs, était au bras de son père sur le portique de l'église; moi-même, j'étais accompagné de mon père pendant que Marcel et Jeannette et le reste de la parenté entre en triomphe dans l'église; je ne peux pas décrire la sensation que j'ai ressentie, mais c'est clair, c'était le plus beau jour de ma vie.

Après la noce religieuse, on s'est tous rendus chez mon père pour le dîner de noces; les tables avaient été installées dans le verger. Tout le monde chantait et moi aussi j'ai **turluté** la chanson "Hop! pi! pan! pan! du fun il y en avait, il y en avait pour tout le monde." Anne-Marie, ma femme adorée, chanta la chanson "Les roses blanches"; j'ai

enchaîné avec une chanson que j'avais composée la veille pendant mon trajet en auto; cette chanson disait ceci:

J'suis parti des États
Pour venir au Canada
Chercher Anne-Marie
Et me faire son p'tit mari
Envoyons de l'avant nos gens (refrain)
Envoyons de l'avant.
Ce matin dans son doigt
Je lui ai mis un anneau d'or
Lui promettant tout à la fois
L'amour et la fidélité jusqu'à la mort.

Nous avons eu un beau banquet et tout le monde était heureux. Vers quatre heures, nous sommes tous partis pour aller souper et veiller chez le père de la mariée. Les frères d'Anne-Marie, Albert, Henri et son oncle Mégil jouaient du violon; d'autres personnes chantaient ou contaient des histoires; ça a duré jusqu'à cinq heures du matin.

Comme je n'avais pas dormi depuis deux jours et deux nuits, je dormais debout; alors Anne-Marie m'amena dans sa chambre, me donna un doux baiser et me laissa reposer.

Je me suis mis à genoux pour faire ma prière; elle m'a dit: "Couche-toi, je vais faire la prière pour deux." Et je puis dire que depuis ce temps-là, elle m'a toujours appuyé et secondé.

Après s'être accordés un doux repas, nous sommes partis en voyage de noces à Montréal, question de voir de quoi avait l'air un bureau d'immigration.

Quinze jours après notre mariage, nous partîmes aux États-Unis. Mon auto était remplie jusqu'au plafond; Anne-Marie s'était fait un très beau trousseau; nous avons passé la nuit chez un cousin à Randolph avant d'arriver dans notre chez-nous à East Grandville.

6. Les débuts

Le premier octobre, je reprenais mon ouvrage et Anne-Marie se mit à faire du grand ménage. Tous les jours, elle m'apportait mon dîner à la **shop**. Elle allait au bureau de poste et s'arrêtait placoter avec Mme Richardson, la seule autre personne qui parlait français dans ce coin perdu.

J'ai fait une grande table de cuisine avec coulisse pour ajouter deux planches de douze pouces au centre et une de seize pouces à chaque bout. J'ai fait une chaise haute pour bébé en érable piqué qu'on appelait aussi yeux d'oiseaux, si vous aimez mieux. Puis ce fut un petit lit à bébé à partir de **springs** de siège d'auto que je coupai en deux, une petite chaise berceuse pour bébé, une petite chaise droite pour bébé, une armoire de linge de bébé, une bibliothèque de

quatre pieds, un jeu de rossignol, un de **piche-nut**, un grand banc de la longueur de la table; je faisais cela par les soirs et en prévision que ça servirait à plusieurs enfants.

Anne-Marie m'assistait; elle assemblait les pièces de bois et elle fabriquait les matelas et les couvertures pour les lits de bébé.

La chaise haute, je dois dire que tous nos enfants l'ont utilisée; actuellement, elle sert à nos petits-enfants; avant longtemps elle servira à nos arrière-petits-enfants.

J'ai fait beaucoup de rénovations dans la vie; une maison aux États-Unis et une autre au Canada; Anne-Marie a toujours été mon fidèle **helper**.

Au mois d'août 1938, nous avons eu la malchance de perdre notre premier bébé à sa naissance à l'hôpital de Northfield, près d'East Grandville; c'était un beau petit garçon. On me l'a remis dans un petit cercueil en carton et je suis parti pour Randolph non sans avoir embrassé Anne-Marie pour la réconforter. A Randolph, le curé chanta le "libéra" et le bedeau enterra le petit dans un coin du cimetière réservé aux enfants. Arrivé à la maison, j'ai barré la porte, je me suis couché et, c'est honteux de le dire, j'ai pleuré; j'étais seul et je ne voulais pas que personne ne le sache. Après quelques heures, je me suis levé, je me suis lavé à l'eau froide et je suis retourné ensuite à l'hôpital au chevet d'Anne-Marie. Huit jours plus tard, Anne-Marie revint à la maison.

7. Les Fêtes au Canada

Après avoir passé quinze mois aux États, nous étions dus pour un voyage au Canada. Au mois de décembre 1938, à l'avant veille de Noël, après mes douze heures à la [shop](#), on a soupé, on a fait notre toilette et après avoir demandé à notre chambreur de chauffer la maison, nous sommes partis dans la noirceur au moment où une grosse tempête de neige commençait.

Dans une première étape, on s'est rendu à Sherbrooke où on a été obligé d'arrêter car la route pour Drummondville était bloquée depuis le début de l'hiver; on a déniché un cousin chez qui coucher un peu et qui nous a aidés à louer un garage pour mettre la Buick à l'abri pendant nos vacances; puis fallut trouver un moyen pour se rendre à Drummondville.

On s'est fait conduire à la gare du Canadien Pacifique de Sherbrooke; de là on est retourné près des lignes américaines pour se retrouver à Farnham, jonction du Canadien National qui lui passait par Drummondville. Nous sommes enfin arrivés tard le soir de la messe de minuit. A la gare, j'ai appelé Joseph, le frère d'Anne-Marie, pour qu'il vienne nous chercher. On avait faim et c'est dépassé onze heures du soir qu'on a soupé. Et vite pour ne pas manquer la messe de minuit à St-Simon. Après la messe, ce fut le réveillon; tous les frères et soeurs d'Anne-Marie étaient présents avec leurs enfants. Malgré la fatigue du voyage nous avons eu beaucoup de plaisir.

La veille du Jour de l'An, on s'est fait conduire au village de St-Majorique. J'ai loué le cheval et la carriole du curé pour me rendre sur la terre de mon père à la rivière. Tout le monde était content de nous voir enfin. Le matin du Jour de l'An, après avoir reçu la bénédiction paternelle et échangé les voeux de circonstance, on s'est agenouillé pour la prière en famille présidée par ma mère; et ce fut le gros déjeuner.

Tout le monde s'est ensuite chaudement habillé, et on est parti pour la grand-messe de neuf heures et demie; tout fut fini après midi car le curé fit pas mal de spécial. De retour à la maison, on se léchait les babines. Marcel arriva avec sa Jeannette; il avait avec lui un flasque de petit blanc; après dîner, j'ai commencé à déparler; alors ils m'ont fait sortir dehors et m'ont fait manger des concombres vinaigrés et je repris graduellement mes esprits.

La veille des Rois, Anne-Marie et moi avions décidé de retourner chez les Lemire. Comme Bernard partait pour aller voir sa blonde, il nous a conduits au village. J'ai demandé à Joseph, mon beau-frère, de venir nous chercher; mais il ne put se rendre à St-Majorique car la route était bloquée; je me suis alors rendu chez le premier fermier pour avoir une voiture et un conducteur; il ne restait qu'un traîneau double car son fils était parti avec la carriole; il y installa une boîte de bois qu'il recouvrit d'une robe de carriole, il attela son cheval et nous voilà partis pour le cinquième rang de Drummondville. En cours de route, comme il faisait très froid, le conducteur décida d'arrêter se chauffer chez une connaissance; comme le cheval n'était pas at-

taché et qu'il avait lui aussi très froid, il décida de retourner chez lui. Quelle surprise! Récupérer le cheval d'abord et ensuite se mettre en route pour le cinquième rang; nous avons fini par aboutir.

Le lendemain matin, Joseph nous a conduits à la gare à Drummondville; ce fut les mêmes douze heures de train en passant par Farnham vers Sherbrooke.

Je partis récupérer ma Buick; comme il avait fait très froid, la batterie était gelée; avec l'aide du propriétaire, on a réussi à **bouster** ma batterie mais comme elle était très gelée, elle fendit; je l'ai attachée avec une broche pour ne pas qu'elle perde ses morceaux; je n'avais pas le choix car il y avait pénurie de batteries dans le coin. Le garagiste me dit: "Tu peux te rendre aux États avec mais n'arrête pas ton moteur."

Je n'arrêtai pas mon moteur mais sans doute que le Bon Dieu s'en est mêlé. En effet les routes étaient devenues des patinoires à cause du verglas; j'ai tourné bout pour bout trois fois, protégé par les bordages de neige de quatre pieds de haut; dépassé les lignes, nos avaries semblaient finies; on a mis les pieds sur le perron avec soulagement. Mais...!

Mon chambreur était parti sur une brosse et avait oublié de chauffer la maison; les pipes avaient fendu et il y avait de la glace sur le plancher; j'ai fermé les valves et j'ai allumé le poêle pour faire fondre la glace; après une nuit de chauffage, j'ai pu réparer les pipes et tout rentra dans l'ordre.

8. Et ça continue

La ville la plus près était Randolph à neuf milles; tous les dimanches on y allait pour la messe; de temps en temps, on se confessait; c'était pas compliqué, le prêtre ne comprenait pas le français et donnait l'absolution d'une façon automatique.

Comme on n'avait pas d'électricité, nous nous sommes acheté une lampe à l'huile, un petit fanal, une radio à batteries, un moulin à laver avec un bras manuel et un moulin à coudre "seigneur" qui fonctionne encore très bien aujourd'hui après 52 ans de service.

Un jour, en arrivant à la maison, Anne-Marie me dit que nous n'avions plus d'eau; alors j'ai grimpé à quatre arpents dans la montagne pour voir si le réservoir était sec; je découvris qu'il renversait. Comme notre propriétaire demeurait dans le sud des États et qu'on payait le loyer à la banque, j'avais besoin de régler le problème moi-même; j'ai pensé à mon grand-père Clément qui était sourcier et je suis descendu dans notre verger derrière la maison pour quérir une belle fourche de pommier. Je suis remonté au réservoir. Je commençai à descendre lentement; quelle ne fut pas ma surprise de sentir la fourche me tourner dans les mains. Tout à coup, la fourche ne tournait plus; j'ai pris ma pelle et j'ai creusé sept pieds pour découvrir que c'était là que la pipe était trouée; l'eau y prenait une autre direction. J'ai réparé la pipe et l'eau s'est rendue à la maison. Un soir en 1939, à la fonte des neiges, il y a eu un très gros orage; j'étais en train de faire rire mon petit Gérard et Anne-Marie venait de mettre un gâteau au four; tout à coup, quelqu'un

frappa à la porte; c'était l'échevin tout énervé qui dit: "Sortez d'ici car dans dix minutes, la vallée va être immergée." Anne-Marie dit: "Je viens de mettre mon gâteau au four". "Laisse" lui dis-je, "mets ton manteau et suis-moi".

J'ai ramassé du linge pour Gérard et moi-même et nous sommes partis en courant embarquer dans l'auto; on avait deux arpents à faire avant de rejoindre le grand chemin; nous avions un pont à traverser, une **trac** de chemin de fer et de plus le chemin serpentait en "s"; un peu avant d'arriver un pont, il y avait déjà de l'eau à la hauteur du radiateur; nous passâmes sur le pont et le voilà qui part à la dérive; ça s'appelait être sauvés à la dernière minute. On a commencé à respirer un peu plus normalement. La montagne était éclairée par les éclairs et on voyait de grosses vagues d'eau descendre à flanc de montagne, comme des boules de neige.

L'échevin nous fit monter de l'autre côté de la vallée avec nos automobiles. L'eau monta jusqu'à six pieds dans le grand chemin, envahissant la **shop**, les magasins et les maisons. Notre maison étant construite sur une petite élévation, l'eau s'est arrêtée à la hauteur du plancher; les billots flottaient partout. Ce n'est que vers trois heures du matin que l'eau s'est retirée; le spectacle était désolant; nous avons été hébergés chez un bourgeois pour le restant de la nuit.

Quand la clarté fut arrivée, j'ai traversé sur la charpente du pont et je me suis rendu à la maison; dans la cave tout était à la nage; par contre dans la maison, tout était en ordre excepté le gâteau qui était rôti noir comme le poêle. Je suis sorti avec mon kodak et j'ai pris plusieurs poses. J'en con-

serve encore comme souvenirs. L'échevin disait que quarante ans passés, ils avaient eu un désastre de même envergure. En tout cas, on n'a même pas pensé prier tellement on était énervé d'avoir vécu une expérience à la Noé.

Au mois d'octobre, 1939, j'ai décidé de changer de métier et de reprendre le métier de St-Joseph. Je suis parti un matin pour Burlington située à 80 milles de chez nous; je me suis rendu au bureau de la construction et j'ai demandé une job; on me répondit que pour travailler j'avais besoin d'une carte. Le soir, je me suis rendu à une réunion de l'assemblée des menuisiers et après quelques questions auxquelles je répondis avec facilité, on me donna ma carte.

Le lendemain matin, j'ai commencé à travailler; le soir même, j'ai trouvé un loyer à Winooski; ça allait vite car dès le lendemain, j'ai envoyé un déménageur chercher notre ménage à East Grandville et après ma journée de travail, je suis même allé chercher Anne-Marie et Gérard, notre bébé nouvellement né le 27 juillet.

Une dame charitable de Winooski nous hébergea pendant quelques jours pour nous laisser le temps de nous installer dans notre nouveau logement.

Etant journalier, apprenti et menuisier en même temps, je me suis mis à travailler ventre à terre comme on le dit parfois. En effet il fallait apprendre et comprendre les ouvrages que le **boss** me demandait de faire; c'était tout en anglais, le jasage.

Ma première **job** fut de faire des barraques pour les soldats; nous étions 500 hommes sur le chantier, je m'aperçus que la plupart étaient pires que moi; cela me donnait du courage; tout allait bien d'autant plus qu'Anne-Marie ne ménageait pas ses encouragements.

Le printemps suivant, le propriétaire a vendu sa maison et il fallut que l'on déménage encore; j'ai trouvé sur la même rue un peu plus loin; l'hiver passa à travailler dans une shop de portes de moustiquaires.

Le printemps suivant, il fallut déménager encore car le propriétaire voulait rénover l'intérieur du logement. Alors nous avons décidé de devenir propriétaires; nous avons acheté une maison au 303 Malletts Bay à Winooski, maison que nous avons rénovée à l'extérieur au cours du premier été.

En 1942, j'ai acheté une Buick 1933; elle était très propre et elle avait des stores et des rideaux à tous les châssis, comme dans une petite maison. C'était une auto construite pour les montagnes; elle avait des pédales spéciales à l'air pour les freins et la transmission. J'ai gardé cette auto pendant les douze prochaines années.

J'ai connu mon baptême de l'air en même temps que ma petite soeur Jeanne que je suis allé chercher au Canada pour assister Anne-Marie quand notre Denis est venu au monde. Jeanne avait 16 ans et connaissait l'ouvrage de maison; après trois semaines d'aide précieuse, voyant qu'Anne-Marie avait repris ses forces, elle me demanda si je voulais la laisser aller se promener à Boston chez des

cousins et des cousines. Je trouvais que c'était loin et ça m'embarrassait. Alors je lui ai demandé: "Si tu demandais cela à papa et maman, quelle réponse aurais-tu?" -"Sûrement non", répondit-elle. J'ai voulu lui faire plaisir autrement; je lui dis: "Pour retourner à Montréal, je vais te laisser le choix entre trois moyens: le cheval, l'auto ou l'avion, choisis." Le soir même, j'appelais à l'aéroport pour réserver deux billets d'avion pour Montréal. Le lendemain matin, nous sommes partis dans les airs tous les deux, nous sommes passés au-dessus de notre maison; Anne-Marie était dans la cour. En vingt minutes, nous étions à Montréal. Tout s'était bien passé; ma petite soeur a eu un peu mal au coeur, mais rien de bien grave. Je l'ai conduite à la gare du Canadien National et je lui ai acheté un billet pour Drummondville. Après l'avoir bien assise dans le train, je lui ai fait un beau "bye" et je suis retourné aux États.

Vers la fin de la dernière guerre mondiale, Anne-Marie me donna une belle grosse fille comme cadeau. Comme je ne pouvais avoir de gardienne, j'ai demandé trois semaines de congé. Les officiers de la guerre vinrent à la maison avec une infirmière; après avoir constaté qu'il y avait un nouveau-né dans la chambre, ils remplirent les papiers qui me dispensaient d'être enrôlé.

Tous les jours, l'infirmière de la Métropolitaine venait faire la toilette de la mère et du bébé; elle me vantait beaucoup sur mes talents d'homme de maison mais après son départ je payais pour car j'avais doublement de lavage à faire.

Dans le temps, je travaillais pour entretenir les bâtisses pour la Woolen Mills; cette manufacture faisait le linge pour la guerre.

Une fois, j'ai eu peur d'aller coucher en prison. Pendant la guerre de 1942, je travaillais au Connecticut. Je voyageais au Vermont à tous les 15 jours pour ma femme et mes enfants. L'autobus arrivait au Connecticut au milieu de la nuit. Il était défendu de sortir avant 7 heures du matin car il y avait le couvre-feu. En débarquant de l'autobus, j'entrai dans le restaurant. Tout à coup, un **trimp** entra, vint à moi et voulait que je lui donne de l'argent; il se mit à me menacer. La servante appela la police. Deux à trois minutes plus tard, un policier arriva, me prit par le bras, voulut m'amener avec lui. Alors la servante lui dit: "C'est pas lui qui fait du trouble, c'est l'autre." Le policier l'a crue et est parti avec l'autre gars. Dieu en soit loué!

Voyage à Ste-Anne de Beaupré.

Ayant promis un voyage à Ste-Anne de Beaupré, Anne-Marie et moi-même y avons fait un pèlerinage, accompagnés de nos enfants sur la terre des Bonin à St-Majorique; à notre retour, un de nos garçons s'était cassé la clavicule en déboulant en bas de l'escalier du hangar. Je l'ai amené chez le médecin à St-Guillaume; après l'avoir examiné et l'avoir "strappé" il nous commanda de ne pas le laisser jouer pendant au moins une semaine.

9. Retour au Canada.

Avant de vendre la maison, Anne-Marie m'a demandé de poser des poteaux dans la cour pour installer une corde à linge; en creusant, j'ai frappé une veine d'eau; mon trou fut bientôt plein d'une belle eau dorée; j'ai appelé Anne-Marie: "Viens voir si je rêve." Elle s'exclama: "Oh! Non tu ne rêves pas. Qu'est-ce que ce liquide?" Je lui répondis: "Tout ce que je sais, c'est que c'est doré." Je l'ai fait analyser; c'était du cristal mêlé de gravelle, mais la quantité de cristal était trop faible pour l'exploiter. Alors j'ai posé les poteaux d'Anne-Marie et le rêve prit fin vite; cependant Anne-Marie garde encore un échantillon du liquide en souvenir.

Après avoir vendu notre maison du 303 Mallett Bay Ave. de Winooski pour revenir au Canada, il fallait organiser notre déménagement. J'ai loué un gros **trailer** et nous l'avons chargé de six mille livres. Puis j'ai conduit ma grosse famille (8 enfants nés aux États) à South Durham, près de Drummondville, chez Albertine, la soeur d'Anne-Marie.

Je suis retourné aux États pour finaliser le déménagement; j'ai pris temps et plaisir d'aller saluer les Chevaliers de Colomb avec qui j'avais eu du bonheur. Des souvenirs passaient dans ma tête; 8 ans sur la maintenance à la Woolen Mills, un an dans une **shop** à bois, cinq ans comme chauffeur de **boiler**, deux ans comme menuisier sur la construction. De bonne heure le lendemain matin, nous sommes partis avec le ménage pour le Canada.